

# CHRISTIANISME ET ÉCOLOGIE

**POUR UNE THÉOLOGIE DE LA CRÉATION - père Pierre Colombani**

Saint-Michel du Var, le 29 septembre 2018, en la fête de S. Michel

## Introduction

On entend souvent parlé, de « crise écologique », comme la conséquence dramatique de l'activité sans contrôle de l'être humain qui exploite de façon inconsidérée la nature, avec le risque pour lui d'être à son tour la victime de cette dégradation.

Cependant, faut-il rappeler que les crises écologiques ne sont pas un phénomène récent. Par exemple, les géologues ont mis en évidence l'occurrence de multiples crises globales ayant abouti à des extinctions massives d'espèces. Des hypothèses variées pourraient expliquer ces crises, la chute de météores, des modifications de l'activité solaire, la recrudescence de l'activité volcanique, la dérive des continents, etc. Ces diverses crises permettent notamment d'établir les grandes coupures de l'échelle des temps géologiques.

Par ailleurs, les paléontologues, se basant sur des études de génétique des populations humaines, estiment que l'humanité a déjà failli s'éteindre il y a 70 000 ans en Afrique de l'Est, à cause de sécheresses extrêmes, ce qui auraient réduit la population humaine à environ 2 000 individus, probablement divisés en petits groupes. Selon eux, les groupes humains se seraient refondus il y a 40 000 ans dans une population unique, panafricaine.

Il n'en reste pas moins vrai que l'on parle aujourd'hui, de manière insistante, de « crise écologique », car ce qui semble plus récent toutefois, c'est l'impact dû à une seule et unique espèce sur la biosphère : l'espèce humaine.

L'homme, prédateur omnivore, a longtemps été un simple élément parmi les autres au sein des écosystèmes naturels. Grâce à ses acquisitions technologiques et à un fort accroissement démographique, l'homme apparaît aujourd'hui comme la seule espèce dont l'activité pourrait avoir une influence majeure sur son milieu de vie.

En effet, l'espèce humaine se différencie des autres espèces vivantes à différents titres :

- l'espèce humaine a migré et colonisé pratiquement tous les continents.
- l'homme modifie son environnement de vie volontairement et consciemment ; il perturbe les équilibres de la biosphère et de la biodiversité par le biais de son activité agricole et industrielle ; il est la seule espèce dont l'activité en un point du globe peut avoir des conséquences en un point complètement différent.

C'est pourquoi l'on parle de plus en plus de la nécessité d'un changement presque radical dans le comportement de l'humanité car, il semble que sans un authentique progrès social et moral, la croissance économique et les progrès techniques les plus prodigieux risquent de se retourner finalement contre l'homme.

Certains appellent alors l'humanité à une « conversion écologique », à « une écologie humaine authentique », à « une écologie intégrale », à « éliminer les causes structurelles des dysfonctionnements de l'économie mondiale et à corriger les modèles de croissance qui semblent incapables de garantir le respect de l'environnement.

Or depuis les années 1967, et particulièrement avec l'historien américain Lynn White a été promu une thèse selon laquelle le christianisme serait à l'origine de cette crise écologique contemporaine.

Ce qui est particulièrement mis en accusation, c'est la vision anthropocentrique chrétienne, plaçant l'homme au cœur de la création et en « maître » absolu de celle-ci. En effet, cette thèse met en avant l'affirmation biblique que l'homme est à l'image de Dieu selon le livre de

la Genèse 1, 26-27. Dieu dit aussi à l'homme de « dominer la création et de la soumettre », et encore « de se multiplier », en Genèse 1, 28. Ainsi, les tenants de la thèse soutenue par Lynn White affirment que les atteintes à l'environnement, la surpopulation, la baisse de la biodiversité dans les écosystèmes agricoles et naturels etc., seraient la conséquence de cet état d'esprit qui imprègne notre société chrétienne et post-chrétienne et qui nous pousse à voir dans l'animal, les plantes ou la nature en général, des choses créées pour l'usage de l'homme et dont il peut se servir à sa guise sans limites. Le consommateur qui jette ses déchets sans se préoccuper de leur devenir ou des nuisances, l'éleveur qui élève des poules en batterie, l'industriel qui pollue la rivière, l'air, les terres, des déchets de l'usine, la déforestation, la désertification, l'érosion des terres, le pillage des mers, l'exploitation des ressources minières non renouvelables, le dégazage en mer des cargos, les marées noires, tout cela serait, directement ou indirectement, la conséquence de cette vision anthropocentrique chrétienne dont nous sommes les héritiers. Mais peut-on réellement faire un tel procès au christianisme dans ses présupposés anthropologiques ?

### **1- Faut-il réellement parler d'une responsabilité du christianisme en général ?**

Il est incontestable que le Judéo-christianisme considère l'Univers comme une création de Dieu, et non comme Dieu lui-même, ce qui est le cas du panthéisme, donc à la différence de toutes les autres religions de l'Antiquité. Et c'est sans doute cette vision de l'Univers, qui en le désacralisant, a permis à l'esprit occidental de s'affranchir des blocages et des pesanteurs dues aux croyances païennes et de libérer l'esprit des hommes pour chercher les secrets et les mécanismes de la nature, animée et inanimée, celle-ci n'étant plus considérée comme divine. Marcel Gauchet a très bien souligné cela dans son ouvrage majeur « Le désenchantement du Monde ». Accessoirement cela a permis aussi de développer la notion de « personne humaine » et d'aboutir aujourd'hui à nos fameux « droits de l'homme », notion profondément chrétienne, quelquefois dévoyée aujourd'hui, et dont il faudrait préciser le sens. La vraie pensée scientifique est donc très redevable envers la philosophie induite par le Christianisme. On peut ainsi affirmer que le développement fantastique des sciences (et des techniques qu'elles permettent) de notre société est la conséquence de la conception anthropologique du christianisme. Ce n'est pas par hasard que l'explosion des sciences a eu lieu en Occident Chrétien, alors que d'autres civilisations du monde antique avaient alors de l'avance sur le continent européen (en particulier l'extrême Orient). Le climat de plus grande confiance dans les rapports humains et commerciaux, permis par l'expansion du christianisme (interdiction du meurtre, du mensonge, prise en compte et défense des plus pauvres, ...) a aussi grandement contribué au développement technologique et économique de notre civilisation. Aussi, plutôt que de s'arc-bouter sur l'argument de Lynn White, il me semble qu'un autre aspect devrait être envisagé.

En effet, je pense que l'un des problèmes majeurs est venu d'une surévaluation de la notion de Magistère dans l'Église romaine, autrement dit, de sa prétention d'un pouvoir d'autorité au Nom de Dieu pour définir le vrai du faux. Rappelez-vous, on a eu des cas retentissants, notamment avec des affaires comme celle de Galilée par exemple, pour savoir si le soleil tournait autour de la terre ou bien la terre autour du soleil !

Autrement dit, l'Église à cette époque a eu cette prétention de détenir la vérité au point de se présenter comme, le référent scientifique. Il s'agissait ainsi d'une vision anthropocentrique, où la puissance de l'Église se définissait à partir d'un Dieu fait homme, Jésus-Christ, dont on affirmait que le souffle divin émanait autant de lui que du Père céleste.

Cela a conduit à ce qu'on a appelé la crise du *Filioque* entre l'Occident et l'Orient. Et, en se reconnaissant dans ce Jésus Fils de l'Homme tout puissant tout autant que le Père céleste, l'homme promu par l'Église d'alors, dans ce sillage, va entrer au nom de la religion, dans un rapport de plus en plus dominant et autocentré. Le point de paroxysme va trouver son apogée avec la crise de la Réforme protestante. Cette conception anthropocentrique portée par l'Église romaine d'alors s'est retournée contre elle. Puisque l'homme est si puissant, peut-il encore dépendre d'une autorité dogmatique comme l'Église ? Le statut de la vérité découle-t-il d'une instance religieuse (hétéronomie), ou bien le statut de la vérité découle-t-il de la seule conscience individuelle (autonomie) ? La vérité va devenir ainsi totalement subjective, chacun pouvant s'arroger le droit de juger dans la toute puissance de son moi. C'est alors l'ère de l'oubli d'un Tout Autre, ou du moins, oubli d'une référence à un Dieu, lequel apparaît de plus en plus soumis à une définition inversée de lui par rapport à l'homme, et non plus l'homme par rapport au mystère de Dieu. On va alors entrer dans une conception de l'homme tout puissant à qui Dieu, en Jésus-Christ, aurait demandé de soumettre ce monde, cette nature. Dès lors le monde devient une simple matière à maîtriser, à dominer et non un environnement de vie au service du vivant qu'il s'agit de préserver, de respecter.

Or, le christianisme oriental, lui, va rester davantage lié à une vision d'un Christ Pantocrator, autrement dit, d'un sauveur tout puissant au service de toute la création, du fait qu'il était perçu comme celui qui venait révéler le Dieu Créateur donnant son souffle à toute la création et invitant donc à une mystique de l'altérité, en lien avec une création chantant l'altérité du Tout Autre. Cela va développer une approche du Christ très en lien avec le Saint Esprit, le Souffle du Père, le Tout Autre. Cela va développer aussi une conception de l'Église et de l'Homme moins orientée sur l'autorité et davantage engagée dans l'esprit de communion, et donc une communion avec toute la création. L'orthodoxie va ainsi s'inscrire particulièrement dans une théologie de la création.

Certes, des mystiques comme S. François d'Assise ont perçu et loué cette création de Dieu en Occident. Mais l'Orient a gardé davantage ce lien à la création, en misant sa mystique sur un Christ au service de tous les règnes de la création, et pas uniquement sur celui de l'homme seul, au détriment de son environnement. Rappelons-nous à ce propos du grand mystique St Séraphin de Sarov. En cela, cette tradition orientale s'est inscrite dans les pas de S. Paul pour qui : « La création tout entière attend avec impatience la révélation des fils de Dieu..., elle (la création) garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 19-21).

Dès lors le Salut apporté et révélé par le Christ Jésus concerne bien le règne humain, mais de concert avec le règne minéral, végétal, animal, bref, avec tous les règnes du vivant. C'est pourquoi, il me paraît un peu simpliste d'imputer la responsabilité de la crise écologique au christianisme en général dans ses présupposés anthropologiques. Ce sont certaines Églises qui ont eu une lecture très orientée du salut pour l'homme, en Jésus-Christ, en reprenant les vieux habits de la religion à partir des notions de pouvoir et de domination, mais le christianisme, dans ses racines du moins, offrent une véritable théologie de la création.

## **2- Quelle lecture chrétienne peut-on alors réellement faire de la responsabilité de l'homme face à la création ?**

**« Emplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux. » Genèse 1, 28.**

« Dominer et soumettre ». Si l'on relit attentivement ce texte, on va alors s'apercevoir que l'homme n'est pas considéré comme le maître absolu de la création. S'il a le droit d'en user, il n'a pas celui d'en abuser. Il doit en être l'intendant et le gestionnaire responsable. C'est une gérance qui lui est confiée afin qu'il fasse fructifier la création et la rende habitable pour tous...

Effectivement il faut prendre conscience que le sens de ces deux verbes « dominer et soumettre » a changé, s'est perverti, en quelques générations... Dans l'idée de « dominer », qui vient du latin *dominor* (« être maître, dominer, commander, régner ») qui est dérivé de *dominus* (« maître »), il y a aussi une autre racine, celle de *domus*, qui signifie : la maison. Dans cette optique, il s'agit alors d'entendre qu'il faut organiser, gérer les biens de la maison « nature », qui est présente, et de la gérer en la protégeant (l'homme placé dans le jardin pour le cultiver et le garder !) Malheureusement, aujourd'hui, le mot « dominer » a pris le sens de pouvoir plus ou moins arbitraire, absolu, exercé pour le bon plaisir d'un tyran. Quant au verbe « soumettre », il a pris un sens péjoratif aujourd'hui alors que l'idée du texte biblique est plutôt « mettre sous la protection », « sous la juste gérance » ... Ce qui change tout !

Mais plus intéressant encore pour nous, c'est le deuxième récit de création de la Genèse, qui nous rapporte ces paroles :

### **« Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder »**

Dans ce second récit de la genèse (2,15), le plus ancien, Dieu modèle l'être humain à partir de la terre : Adam signifiant non pas l'homme ni l'humain, mais effectivement « le terreux ». Dieu lui donne une mission : il le place dans un jardin et le lui confie. L'homme doit veiller sur ce jardin, le cultiver, en prendre soin. Le jardin c'est bien sûr la création. L'homme placé dans ce jardin peut user des fruits de la nature tout en l'entretenant et en la protégeant. C'est bien le premier rôle donné par Dieu à l'homme. Par essence même, le christianisme est donc porté au respect de la Création, œuvre de Dieu et habitat de l'homme. Et le fait que symboliquement, cette injonction de Dieu soit placée avant l'histoire de la chute (Ch. 3), autrement dit, avant la désobéissance de l'homme à Dieu, cela montre bien que la culture de la terre n'est pas liée au péché, même si le péché rendra cette culture difficile : « le sol sera maudit à cause de toi » (Gn 3, 17).

Si l'on poursuit la lecture de la Genèse, dans le Premier Testament, un autre passage vient souligner aussi la vision de Paul dans son épître aux Romains, montrant que Dieu appelle toute la création et pas seulement l'espèce humaine, c'est l'épisode fameux de l'arche de Noé (Gn 6 – 8).

L'homme n'est pas sauvé, tout seul. Il le sera avec le règne animal. Ainsi, peut-on lire des recommandations de Dieu faites à Noé : « De chaque espèces d'oiseaux, de chaque espèces de bestiaux, de chaque espèce de petites bêtes du sol, un couple de chaque espèce viendra à toi pour survivre. Et toi, prends de tout ce qui se mange et fais-en pour toi une réserve ; ce sera ta nourriture et la leur » (Gn 6, 20-21). Et, devant la foi et l'endurance de Noé durant le déluge, à la fin, Dieu se dit en lui-même : « Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme » (Gn 8,21).

Ainsi, à travers les animaux sauvés, nous retrouvons les éléments de la terre, de l'air et de l'eau. L'air avec les oiseaux, la terre avec toutes les bêtes et l'eau du déluge qui a permis la purification. C'est dire que le salut vécu en Noé, est un véritable salut de création, de toute la création dont l'homme fait partie, même s'il y occupe une place bien particulière

d'intendant.

À présent, si l'on quitte le Premier Testament, pour nous intéresser au Second Testament (ou NT), la portée de la révélation qu'il contient pour les Chrétiens se situe autour de la théologie de l'Incarnation, autrement dit, de l'affirmation selon laquelle Dieu a pris la condition de l'Homme en Jésus le Christ. Ce que S. Jean résume par cette expression dans le Prologue du quatrième évangile « le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jn 1, 14). C'est dire que pour le christianisme, la nature n'est pas un simple objet au même titre que le corps n'est pas un simple véhicule. Mais le corps de nos singularités, le corps de nos couples, de nos familles, de nos sociétés, de tous les règnes du vivant minéral, végétal, animal, cosmique, sont récapitulés dans le Christ. Et si tout n'est pas Dieu, tout est récapitulé en Dieu par le Christ, Lui qui vient habiter la matière en la restaurant comme le lieu non d'une déchéance, mais d'une Rédemption, c'est-à-dire d'un salut, d'une liberté.

Et comme pour étayer cette évidence dans les différents évangiles du NT, il est aussi frappant de constater combien l'enseignement de Jésus lui-même, particulièrement au travers de ses paraboles, reprend toujours les éléments de la création, entendons, tous les règnes du vivant. La tempête apaisée, le travail dans les champs, dans la vigne, l'eau changée en vin, l'évocation des lys des champs, de la recherche de la brebis perdue, des pêches miraculeuses, du sel de la terre et j'en passe.

Jusqu'à la résurrection du Christ, dans l'évangile de Jean, où Marie Magdeleine confond Jésus ressuscité avec le gardien du jardin. (Jn 20, 15). Cette méprise de la part de Marie Magdeleine n'est pas fortuite. C'est une manière, pour l'évangéliste de nous rappeler qu'à l'apparition du Christ ressuscité, est signifié à l'homme sa véritable vocation. Retrouver en Jésus ressuscité l'homme nouveau, celui qui reprend sa fonction de gardien du jardin, proposé par Dieu à l'homme. Ce jardin, c'est le monde, ce jardin, c'est la création, constituée de tous les règnes du vivant. Et ce jardin, comme le corps de l'homme est touché par la résurrection du Christ, autrement dit tout est promis à la vie éternelle et donc ce monde n'est pas une simple parenthèse mais la préfiguration de l'éternité promise. Et la domination, ou la soumission deviennent en réalité, un appel à une éthique de responsabilité.

C'est pourquoi le christianisme s'est toujours méfié du courant du **gnosticisme**, un mouvement de pensée centré autour de la notion de « connaissance », regroupant des doctrines variées et multiformes qui se sont développées au cours des 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> siècles. Ces doctrines se caractérisaient généralement par l'affirmation que les êtres humains seraient des âmes divines emprisonnées dans un monde matériel créé par un dieu inférieur, mauvais ou imparfait, un Démiurge, à l'opposé duquel existerait un autre être, transcendant et parfait, plus éloigné, un dieu supérieur lié à l'homme par la connaissance qu'il lui a donnée. Autrement dit, la nature, entendons la création serait une mauvaise chose dont il faudrait se départir pour aller vers une perfection par la seule connaissance.

Cela a conduit à une conception péjorative de l'environnement jusqu'au mépris de la sexualité : le corps serait toujours suspect à travers la sexualité. Et, par extension, tout le corps de la création serait suspect.

Soyons athées de cette vision d'un tel dieu mauvais et entendons que le Christianisme s'inscrit dans une conception de l'homme au service de la création et non comme un dominant de cette même création et que le péché ne consiste pas en un mal par rapport au bien. Cette compréhension de la connaissance du bien et du mal Dieu nous l'interdit (Gn 3).

Par conséquent, le péché, c'est de se couper de la source divine en vivant la création non comme l'expression du Créateur, mais comme une simple richesse que l'on pourrait

exploiter à sa guise.

### - 3 Dans la liturgie, le christianisme déploie une responsabilité cosmique

Deux mystiques du septième siècle ont décrit avec éloquence cette relation entre la nature, l'humanité et Dieu en termes de liturgie et de miséricorde. Saint Maxime le Confesseur et Abba Isaac le Syrien.

Saint Maxime le Confesseur, (580-662) était un moine et théologien byzantin. C'est un saint de l'Église chrétienne « indivise », célébré le 21 janvier par les orthodoxes, et inscrit au martyrologe catholique romain à la date du 13 août. Il fait donc unanimité ! Or, il parlait de célébrer une « liturgie cosmique », le monde étant à ses yeux un magnifique autel sur lequel les humains rendent gloire et action de grâce à Dieu. Il s'opposait notamment aux monophysites qui soutenaient qu'il n'y a, dans le Christ, qu'une seule nature (la divine, au détriment de son humanité). En cela il montrait l'importance pour le christianisme de la création puisque dans le Christ, une seule personne, deux natures divine et humaine, le divin vient habiter le créé.

De là, St Maxime le Confesseur va développer la théologie des énergies divines pour élaborer toute sa théologie trinitaire ! Autrement dit, il va définir l'imprégnation du divin dans la création, d'où l'importance d'être en communion avec tout notre environnement naturel qui non seulement nous parle de Dieu mais est traversé de la présence divine et demande d'en discerner les signes, comme l'exprimait S. Jean au sujet des miracles.

Quant à Abba Isaac le Syrien, (640-700), ascète, évêque, mystique et théologien de l'Église de l'Orient. Célébré le 28 janvier, il est un grand spirituel dont l'influence reste remarquable dans toutes les Églises chrétiennes. En cela lui aussi nous intéresse. Il écrivait, lui, sur la nécessité « d'acquiescer un cœur miséricordieux, brûlant d'amour pour l'ensemble de la création : les humains, les oiseaux, les bêtes des champs. ». Il appelait cette communion avec tous les règnes du vivant, ce que vont reprendre beaucoup de mystiques en Orient comme en Occident.

Par conséquent, au regard de ce qu'est véritablement la tradition chrétienne, j'oserai plutôt affirmer que si nous sommes coupables d'un gaspillage effroyable dans notre monde, c'est peut-être parce que nous avons perdu le sens de la spiritualité, le sens de la liturgie et le sens de la compassion.

Car la spiritualité chrétienne appelle l'homme à découvrir le monde transfiguré en Christ où il peut collaborer à sa métamorphose définitive, entendons à sa transfiguration. Tout fidèle qui prend part à la spiritualité chrétienne porte en lui le monde de la façon la plus réaliste, la plus positive qui soit. Il ne porte pas seulement sa chair d'humain, son être concret avec ses faiblesses et ses passions. Il porte toute sa relation avec le monde naturel, avec toute la création.

Et, du coup, dans la spiritualité chrétienne, le monde qui entre dans l'espace liturgique est certes le monde déchu mais il n'y entre pas pour rester tel qu'il est. Dans l'horizon spirituel chrétien, la liturgie est un remède d'immortalité parce que dans son acceptation et son affirmation du monde, la liturgie refuse précisément la corruption de celui-ci afin de pouvoir l'offrir à Dieu, au Créateur. Dans la liturgie eucharistique, le monde ne cesse jamais d'être le cosmos de Dieu. Une telle vision du monde ne laisse pas de place à la dissociation entre le naturel et le surnaturel.

C'est pourquoi, je ne peux que m'inscrire en faux face au procès d'intention fait à l'encontre du christianisme. Ce n'est pas un anthropocentrisme dont il est question, mais d'un christocentrisme, Le Christ, celui qui a reçu l'onction divine vient réconcilier toute la création avec son Créateur. La personne humaine appelée à la suite de Jésus à devenir Christ, doit faire briller cette réalité divine dans tous les plans du créé. Tout devient ainsi sacré. Si le christianisme a désacralisé la nature en la dissociant de l'identité divine (tout n'est pas Dieu), pour autant, il loue et chante la nature comme l'œuvre de Dieu, et lui redonne sa dimension sacrée. En cela, la question écologique est au cœur même du message biblique et de la foi chrétienne, au-delà des sensibilités romaine, orthodoxe, protestante. Nous ne pourrons nous convertir que si nous sommes dans cette conscience d'une coresponsabilité avec tous les règnes du vivant. Je vous remercie !

Père Pierre COLOMBANI +